

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

CANADA-REVUE

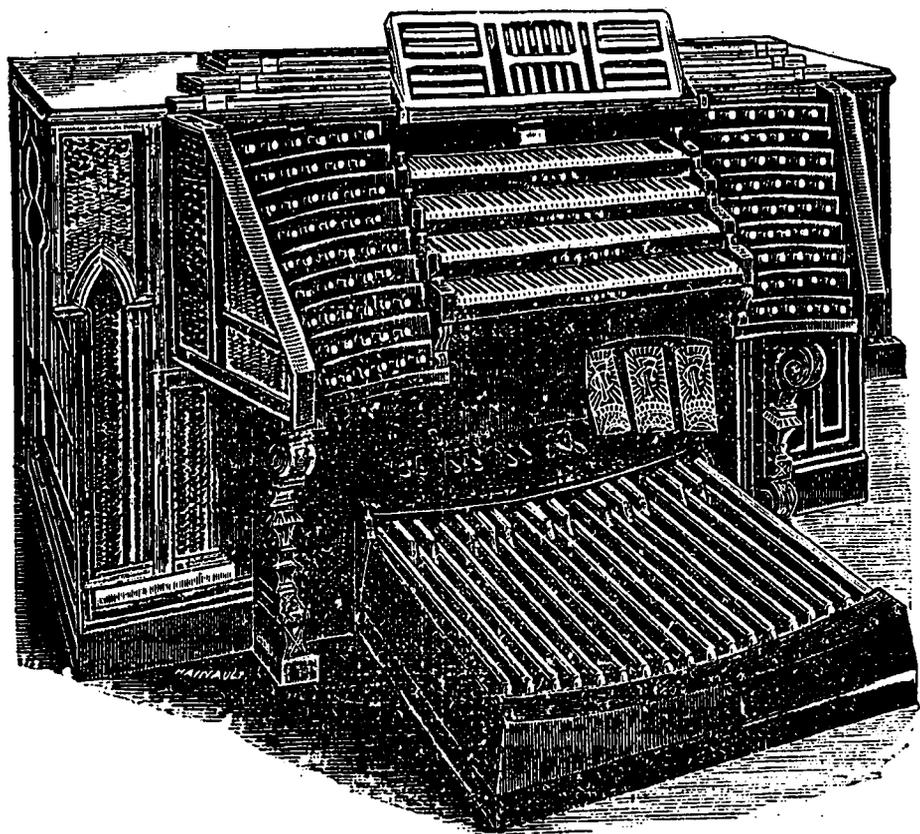
SUITE DU CANADA ARTISTIQUE

POLITIQUE — LITTÉRATURE — THÉÂTRE — BEAUX-ARTS

VOL. II

MAI, 1891

No. 5



GRAND ORGUE DE NOTRE-DAME DE MONTREAL
CONSTRUIT PAR CASAVANT FRERES,
ST-HYACINTHE, P. Q.
1891
CONSOLE.

L'ORGUE DE NOTRE-DAME



MERCREDI, le 20 courant, avait lieu à Notre Dame l'inauguration du nouvel orgue construit par Messieurs Casavant Frères, de St. Hyacinthe, et Montréal peut dire avec orgueil qu'elle possède aujourd'hui le plus puissant et le plus bel orgue qui ait jamais été construit au Canada et peut-être sur tout le continent américain. Car, à l'exception de l'instrument placé dans l'Auditorium de Chicago, l'orgue de Notre-Dame est le plus grand orgue de l'Amérique, et il possède plusieurs perfectionnements que celui de Chicago n'a pas. Les descriptions fantaisistes publiées par la presse quotidienne ne donnent qu'une faible idée de la somme de travail que cette entreprise gigantesque a nécessitée.

Nous sommes heureux de constater que cette entreprise a été conçue et exécutée par des Canadiens. Nous donnons ici le devis de l'instrument.

DISTRIBUTION DES JEUX.

40 Clavier—Solo expressif

	PDS.	NOTES
1 Quintaton	16	61
2 Violoncelle	8	"
3 Tuba Maris	8	"
4 Flûte Traversière	8	"
5 Flûte Harmonique	4	"
6 Piccolo	2	"
7 Carillon	3 rangs	163
8 Tuba Magna	16	61
9 Tuba Mirabilis	8	"
10 Musette	8	"
11 Clarinette	8	"

30 Clavier—Recit expressif

	PDS.	NOTES
12 Vièle de Gambe	16	"
13 Principal	8	"
14 Vièle de Gambe	8	"
15 Voix Céleste	8	49
16 Flute Harmonique	8	61
17 Bourdon	8	"
18 Aéoline	8	"
19 Octave	4	"
20 Flûte Octavante	4	"
21 Violina	4	"
22 Quinte	2 $\frac{2}{3}$	"
23 Octavin	2	"
24 Piccolo	1	"
25 Mixture	3 rangs	163
26 Cornet	5 rangs	305
27 Euphone	16	61
28 Cor	8	"
29 Cor Anglais	8	"
30 Voix Humaine	8	"
31 Hautbois-Basson	8	"
32 Clairon	4	"

20 Clavier—Grand Orgue

	PDS.	NOTES
33 Montre	16	61
34 Bourdon	16	"
35 Montre	8	"
36 Principal	8	"
37 Salicional	8	"
38 Flûte	8	"
39 Vièle de Gambe	8	"

	PDS.	NOTES
40 Bourdon	8	"
41 Prestant	4	"
42 Flûte Harmonique	4	"
43 Violon	4	"
44 Nazard	2 $\frac{2}{3}$	"
45 Doublette	2	"
46 Sesquialtra	2 rangs	122
47 Mixture	3 rangs	163
48 Fourniture	5 rangs	305
49 Bombarde	16	161
50 Basson	16	"
51 Posaune	8	"
52 Trompette	8	"
53 Basson	8	"
54 Clairon	4	"

1er Clavier—Positif

	PDS.	NOTES
55 Bourdon	16	"
56 Principal	8	"
57 Mélodie	8	"
58 Dulciane	8	"
59 Quintaton	8	"
60 Flûte Harmonique	4	"
61 Gemshorn	4	"
62 Piccolo	2	"
63 Mixture	3 rangs	163
64 Basson	16	61
65 Cromorne	8	"

Pédale

	PDS.	NOTES
66 Principal	32	30
67 Flûte	16	"
68 Contre-Basse	16	"
69 Violon	16	"
70 Bourdon	16	"
71 Quinte	10	"
72 Flûte	8	"
73 Violoncelle	8	"
74 Quinte	5	"
75 Flûte	4	"
76 Mixture	3 rangs	90
77 Contre-Bombarde	32	30
78 Bombarde	16	"
79 Basson	16	"
80 Trompette	8	"
81 Baryton	8	"
82 Clairon	4	"

Accouplements et Registres accessoires

83 Oave 1er au 2° Clavier
84 Solo au 2° Clavier
85 Récit " " "
86 Gr. Orgue au 2° Clavier
87 Positif " " "
88 4° Clavier à la Pédale.
89 3° " " "
90 2° " " "
91 1° " " "
92 Solo au 1er Clavier
93 Récit " " "
94 Gr. Orgue au 1er Clavier
95 Positif " " "
96 Crescendo (gauche)
97 Crescendo (droite)
98 Quintolophone
99 Ventil
100 Trémolo

- 20 BOUTONS ELECTRIQUES à combinaisons fixes placés sous les différents claviers
- 8 PEDALES DE COMBINAISON (électriques) à ajustement automatique agissant sur tous les jeux de l'orgue et les accouplements.
- PEDALE DE COMBINAISON DIFFEREE correspondant aux jeux du Récit.
- PEDALE DOUCE faisant taire tous les jeux forts de la pédale sans repousser les registres.
- PEDALE DE "FORTE GENERAL" faisant parler tous les jeux de l'orgue sans tirer les boutons des registres.
- PEDALE D'EXPRESSION (Récit)
- DO DO (Solo)
- PEDALE DE CRESCENDO (Electrique) tirant successivement tous les jeux de l'orgue ainsi que les accouplements et les repoussant de même.

Resume		
Gr. Orgue		22 jeux
Récit		21 "
Solo		11 "
Positif		11 "
Pédale		17 "
Total		82
Nombre de tuyaux		5,772
" de registres		100

Les dimensions de l'instrument sont les suivantes : Largeur, 48 pieds ; profondeur, 25 pieds ; et hauteur, 39 pieds. La console est à 15 pieds de l'orgue, ce qui permet à l'organiste de juger des effets de ses combinaisons. Les 5772 tuyaux parlants dont se compose l'instrument sont distribués sur le même plancher, et les couloirs placés de telle sorte que l'on peut atteindre chaque tuyau individuel sans rien déranger. Le plus gros tuyau a une longueur de 37 pieds sur 19 pouces de diamètre, et le plus petit 6 lignes de long sur un diamètre de 1 ligne.

Parmi les perfectionnements les plus remarquables introduits par les facteurs, nous citerons les pédales de combinaison à ajustement automatique. Le génie inventif du Dr. Duval avait découvert cette combinaison il y a déjà quelques années, et MM. Casavant l'avaient aussi appliquée à l'orgue de la basilique de Saint-Hyacinthe en 1885. La maison Roosevelt de New York l'a placée dans tous ses instruments fabriqués depuis deux ans. Avant de commencer le morceau qu'il doit exécuter, l'organiste prépare ses combinaisons en tirant les jeux dont il veut se servir, et en pressant du pied un bouton métallique placé sur le devant du pédalier. Lorsqu'arrive le moment de s'en servir, il abaisse la pédale correspondante au bouton métallique qu'il a pressé, et les jeux sortent dans l'ordre où ils ont été placés.

La pédale de *forte* général est une autre invention qui permet de tirer instantanément tous les jeux parlants, en accrochant une pédale, sans toutefois déranger les registres en aucune manière ; et lorsque la pédale est décrochée, l'orgue se trouve dans la même position qu'il était avant de se servir de cette pédale. Avec le moindre effort on obtient un *sforzando* étonnant, sans déranger les jeux.

Un musicien connaissant bien son instrument trouve l'occasion de se servir fréquemment de la pédale de Ventil, qui fait taire tous les jeux forts de la pédale, sans toucher aux registres. La pédale de *crescendo* fait sortir successivement tous les jeux de l'orgue, et les fait rentrer dans le même ordre.

Les quatre claviers et le pédalier sont tous pourvus d'appareils pneumatiques composés de 900 petits soufflets (in-

vention moderne, et d'une précieuse utilité). La fonction de ce mécanisme consiste à vaincre, ou mieux, à compenser la résistance qu'oppose à la pression des mains le soulèvement des soupapes placées à l'intérieur des sommiers où l'air est énergiquement comprimé. Quand on songe qu'un seul doigt, les claviers manuels étant accouplés, doit parfois faire parler ensemble jusqu'à quatre-vingt tuyaux, total multipliable par le nombre des notes composant les accords embrassés par chaque main, on comprend que l'adhérence des soupapes deviendrait invincible sans l'auxiliaire du mécanisme pneumatique qui donne aux claviers une facilité d'action égale à celle du piano.

La condensation de l'air dans les sommiers est, en effet, et doit être considérable et proportionnelle à la dépense et au caractère des divers jeux. Dans l'orgue de Notre-Dame cinq grandes pompes alternativement foulantes et aspirantes, mises en action par quatre moteurs hydrauliques, placés dans la cave de l'église, alimentent dix-sept réservoirs, auxquels elles fournissent, par seconde, environ soixante-quinze pieds cubes d'air, qui, sous des pressions graduées, est distribué aux sommiers.

Avec le concours de ces mécanismes, dont l'emploi est aussi doux qu'instantané, l'organiste, chef d'orchestre et orchestre lui-même, est en mesure de pouvoir, sans fatigue musculaire, tirer parti de toutes les ressources de l'instrument. Et ces ressources sont aussi nombreuses que diversifiées dans le nouvel orgue de Notre-Dame.

Telle est, succinctement, la description bien imparfaite du plus grand orgue du Canada. Notre cadre est nécessairement trop restreint pour nous permettre d'entrer dans tous les détails de cette œuvre d'art, ce qui demanderait une livraison entière du CANADA-REVUE. Nous ne terminerons pas cependant, sans dire un mot des facteurs et de l'organiste, au risque de blesser leur modestie.

MM. Casavant Frères sont deux jeunes, âgés respectivement de 35 et 32 ans. Ils ont visité l'Europe en 1879, et là ils ont acquis des connaissances pratiques dans les grands ateliers, en endossant la blouse de l'ouvrier, et se mettant résolument à l'œuvre. *Self-made*, dans l'acception la plus large du mot, ils ont lutté courageusement, et l'orgue de Notre-Dame est le couronnement de longues années d'étude et de travail ardu. Les messieurs de Saint-Sulpice ont prouvé une fois de plus leur patriotisme éclairé en leur donnant cette entreprise, et le Canada tout entier doit leur en être reconnaissant. Rien de plus propre à retenir chez nous nos compatriotes qui ont du talent et du *go-aheadism* que des encouragements de cette nature.

Tout entiers à leur art, et désireux surtout de faire beau, MM. Casavant ont fait un second voyage en Europe, en 1886, après la signature du contrat, afin de constater, *de visu*, les améliorations les plus modernes, et tous les perfectionnements les plus nouveaux, et c'est cette expérience chèrement acquise qu'ils ont mise au service de Notre-Dame.

Espérons que les grandes entreprises du même genre leur seront confiées.

MM. Casavant ont signé dernièrement un contrat important avec les autorités religieuses d'Ottawa, qui font construire un orgue électrique pour la Basilique.

Né à St. Jean Baptiste de Rouville M. Alcibiade Bêique, le nouvel organiste de Notre-Dame, fit son cours classique au Collège de St. Hyacinthe, et c'est dans cette maison qu'il commença l'étude de l'orgue. Désireux de se perfectionner dans son art, il passa, en 1878, en Belgique, et se rendit à Liège, où il suivit pendant deux ans les cours du Conservatoire. Après avoir passé cinq ou six ans aux États-Unis, il revint au Canada en 1886, et fut nommé organiste à la Cathédrale de St. Hyacinthe. En 1887 il fit un second voyage en Europe, et alla suivre à Paris les leçons de l'éminent organiste de Saint-Augustin, M. Eugène Gigout, et c'est sous cette haute direction qu'il compléta ses études d'orgue et de musique religieuse.

M. Bêique est un jeune homme d'avenir et de talent, et nous sommes convaincu qu'il ne tardera pas à se faire parmi nous une position brillante.

A. FILIATREULT.

LE CLERGE ET L'EMIGRATION

Un nouveau rôle et une nouvelle mission s'imposent aujourd'hui au zèle et au patriotisme de notre clergé. C'est de combattre et d'essayer d'arrêter ce courant d'émigration qui, sans cesse grandissant, emporte nos populations vers les États-Unis.

Mêlé avec nos populations agricoles, vivant de leur vie, connaissant leurs besoins, pouvant facilement discerner leurs défauts et leurs qualités, le curé est mieux que personne en position de porter remède à ce mal terrible, dont la persistance et surtout l'augmentation effraye tout le monde.

Les campagnes, principalement dans notre province, se dépeuplent rapidement.

Nos agriculteurs abandonnent la terre qui devrait leur rendre la vie facile et libre, pour aller chercher fortune dans la république voisine.

Que cette émigration continue à progresser comme elle l'a fait jusqu'ici, et notre nationalité, pour la conservation de laquelle on a tant lutté, on a tant souffert, est gravement compromise.

L'heure est solennelle, la situation est presque aussi critique qu'au moment de la cession et qu'à l'époque où les colonies anglaises, revendiquant leur indépendance, voulaient entraîner avec elles les Canadiens-Français.

A ces deux époques si périlleuses le clergé — on ne cesse de le répéter et de lui en témoigner de la reconnaissance — sauva notre nationalité.

Qu'il en fasse autant aujourd'hui ; l'heure presse.

Notre race s'en va, emportée par cette émigration, dont les causes principales sont la politique protectionniste d'Ottawa, et l'ignorance de nos classes agricoles.

Que nos prêtres regardent la situation actuelle avec le même sang-froid et le même courage que déployèrent leurs devanciers ; qu'ils s'adonnent avec tout leur zèle à cette nouvelle tâche ; qu'ils dépensent toutes leurs forces et toute leur influence à arrêter cette fatale émigration, et de nouveau ils mériteront la reconnaissance de tous, car ils auront rendu à notre pays un service inappréciable, en lui conservant ses forces vives.

L'émigration, avons-nous dit, tient à deux causes principales : la politique protectionniste du gouvernement d'Ottawa et l'ignorance des agriculteurs.

Sur la première de ces causes, le curé ne peut, évidemment, pas grand chose, si ce n'est de patronner les candidats anti-protectionnistes, les libéraux, au lieu de les combattre, comme tant d'entre eux l'ont fait si souvent.

Mais sur la seconde, sur l'ignorance des agriculteurs, il peut exercer une très salutaire action. Pour cela, il faut qu'il se fasse carrément leur éducateur, et qu'il se rappelle que puisqu'il a charge d'âmes, son premier devoir est de conserver dans sa paroisse les corps qui renferment ces âmes.

C'est dans l'espoir de trouver l'aisance et le bien-être que les agriculteurs de la province de Québec émigrent aux États-Unis. Le curé devra d'abord leur faire comprendre que leurs espérances seront trompées, et que, dans la plupart des cas, ils ne rencontreront dans ce pays qu'un travail ardu, des déceptions nombreuses, et souvent même l'indigence. Il devra les initier à ce qui se passe réellement dans ce pays qui ne leur apparaît qu'à travers des mirages bien trompeurs.

Il leur dira que dans le Vermont, 1,800 fermes avaient été abandonnées par leurs propriétaires dans le courant de 1890 ; que, dans le Massachusetts, 1,400 exploitations agricoles ont été vendues, parce que les propriétaires ne pouvaient plus y trouver leur vie ; que dans le Kansas, 2,650 fermes sont grevées d'hypothèques. Il ajoutera que le tableau n'est guère plus riant pour les ouvriers, et que la vie leur est bien plus dure à gagner qu'en Canada. A New-York, 150,000 personnes gagnent moins de 60 cents par journée de travail de 11 à 16 heures. Dans les autres grandes villes de l'Union, la condition de la classe ouvrière n'est pas meilleure, et il n'en peut être autrement, vu l'augmentation sans cesse croissante des immigrants qui affluent de toutes les parties du monde aux États-Unis.

En montrant clairement à nos agriculteurs le sort réel qui est réservé au plus grand nombre d'entre-eux s'ils abandonnent leur terre pour passer les lignes, en faisant de ce tableau l'objet de ses entretiens avec ses paroissiens, en revenant fréquemment sur ce sujet, le curé pourra certainement empêcher le départ de plusieurs, et les retenir sur cette terre de leurs ancêtres, car la sérieuse influence dont il jouit donne à ses paroles une grande autorité.

Après avoir ainsi éclairé nos agriculteurs sur le sort qui attend les émigrants, le curé devra mettre tous ses soins à faire cesser leur ignorance et leur apathie.

Puisque la loi du travail est une loi divine, il devra la prêcher fréquemment à ses paroissiens, leur faire comprendre par des conseils réitérés et pressants que le travail est pour eux une obligation stricte, que la terre ne peut être féconde qu'à la condition de lui prodiguer les soins indispensables, et qu'enfin ce travail ne sera productif et rémunérateur qu'en autant qu'il sera fait avec intelligence.

Dans ses courses à travers sa paroisse, le curé, tout en remplissant les devoirs de son ministère, fera comprendre au cultivateur la nécessité pour lui de s'instruire, d'apprendre les nouveaux procédés de culture, et de renoncer à tout

jamais à ces habitudes routinières qui ne peuvent donner de bons résultats sur une terre épuisée par deux cents ans de production. Il devra aussi par des remarques, par des exemples, par des conseils, indiquer au cultivateur les changements à apporter à sa façon de cultiver, afin que la production de sa terre soit augmentée, et donne assez pour le faire bien vivre, lui et sa famille.

Ce résultat obtenu, le Canadien ne pensera plus à émigrer, car il se résoudra seulement à cette triste extrémité quand il croit que la terre ne peut suffire à son existence.

* * *

Pour cette nouvelle mission à laquelle nous convions notre clergé, il faut évidemment que les connaissances agricoles de nos prêtres soient plus complètes qu'elles ne le sont aujourd'hui.

Il faut qu'ils soient des agriculteurs assez habiles pour pouvoir donner à leurs paroissiens les conseils pratiques et les enseignements dont ils ont tant besoin.

Il est certes facile qu'il en soit ainsi, et que nos prêtres aient en agriculture des connaissances assez étendues. Il suffit pour cela que dans chaque séminaire la science agricole ait sa large place dans l'instruction qu'on y donne. La plupart des séminaristes viennent de la campagne, et ont déjà une teinture des choses de l'agriculture, il sera donc aisé de les perfectionner dans cette science. Leur existence doit se passer au milieu d'une population de cultivateurs, ils en sont les pasteurs, c'est-à-dire les guides, quoi donc de plus naturel, quoi donc de plus utile, quoi donc même de plus indispensable que de connaître assez complètement pour pouvoir enseigner la science qui fait vivre leurs paroissiens ? Ils pourront ainsi employer avec plus de profit, pour eux et leurs ouailles, ces longues journées dont si souvent ils ne trouvent pas l'emploi ; cela leur donnera l'occasion de faire plus de bien qu'ils n'en ont encore fait ; cela leur permettra d'accomplir une œuvre vraiment patriotique.

En communiquant, en effet, à ses paroissiens les connaissances agricoles qu'il possède, le curé les amènera à mieux cultiver leur terre, à l'améliorer, à lui faire rendre beaucoup plus que par le passé, et, par suite, à en retirer des produits suffisants pour y bien vivre.

L'émigration par cela même sera, sinon complètement arrêtée, tout au moins considérablement diminuée.

Quel magnifique résultat ! Quelle action bienfaisante à exercer ! Quelle admirable mission, à la fois patriotique et catholique, nos prêtres sont appelés aujourd'hui à remplir !

Qu'ils se mettent donc résolument à l'œuvre ; qu'ils ne marchandent ni fatigues, ni efforts ; qu'ils se donnent avec toute leur intelligence, leur énergie et leur zèle à cette lutte contre l'émigration, afin de retenir nos malheureux cultivateurs qui vont s'échouer aux États-Unis pour, le plus souvent, y trouver la gêne, y perdre leur santé, y compromettre leur foi.

En se souvenant du passé, le pays compte, à bon droit, sur ses prêtres pour mener à bien ce combat contre l'émigration, et pour lui faire surmonter cette épreuve tout aussi alarmante que celles dont il a déjà triomphé. Nos prêtres ne failliront certainement pas à cette tâche pour si lourde qu'elle soit.

C'est un devoir, et ils doivent être avant tout les hommes du devoir.

P. DUPUY.

LA SITUATION

Le Parlement fédéral a commencé à siéger le 29 du mois dernier. Cette session promet d'être particulièrement intéressante et fertile en surprises.

Quoique en majorité — majorité faible, il est vrai — les Conservateurs sont loin d'être rassurés ; la confiance leur manque ; ils ont l'air de redouter quelque catastrophe.

Les Libéraux, au contraire, sont pleins d'ardeur, ils sentent leur jour venir ; aussi, guidés par leur honnête et habile chef, s'apprentent-ils à faire vaillamment l'assaut du pouvoir. Ils ont la foi qui soulève les montagnes ; ils ont la jeunesse, ils ont le talent, la partie est bien belle pour eux.

Le vieil esquif conservateur, battu en brèche de tous côtés, paraît prêt à sombrer. Il résiste encore, et s'il peut triompher des attaques répétées que l'opposition lui porte, ce ne sera qu'au prix de grands sacrifices et qu'en jetant par dessus bords certains de ceux qui sont au gouvernail.

Des questions irritantes, délicates, soulevant les préjugés de race et les passions religieuses, vont sous peu venir en discussion. Et les Conservateurs commencent à craindre que malgré son expérience, que malgré sa rouerie diabolique, le vieux chef ne puisse en triompher.

On sent que ça craque ; on le chuchote, on se le dit d'oreille à oreille ; bientôt on le criera ouvertement.

Des symptômes, avants-coureurs de la défaite, se font voir ; les bruits les plus contradictoires circulent dans les rues ; des lettres remplies de regrets et de craintes ont été envoyées d'Ottawa par des Conservateurs bien renseignés à leurs amis de Montréal. On va même jusqu'à parler du remplacement du ministère actuel par un ministère de coalition. On met en avant l'honorable M. Angers, l'homme auquel les Conservateurs ont toujours recours dans tous les moments de crise.

Qu'en sera-t-il de ces rumeurs ; qu'en sera-t-il de ces craintes et de ces espérances ?

Nul ne peut encore le prédire.

Il y a dans le monde parlementaire des revirements soudains qui changent complètement la face des choses, qui font triompher et assurent une longue existence à un gouvernement qui semblait agonisant et vaincu.

Les victoires de Waterloo sont bien plus fréquentes dans ce monde que sur les véritables champs de bataille.

Pendant que la lutte est à butte son plein au fédéral, notre gouvernement provincial fait assez peu parler de lui. Son chef, l'honorable M. Mercier, est en Europe, et avec lui a disparu l'intérêt.

Le voyage du premier ministre, qui avait principalement pour but la conclusion d'un emprunt, aura certainement pour notre province des résultats bien plus féconds et bien plus pratiques.

Il suffit pour s'en convaincre de lire les journaux français. Tous, à quelque parti qu'ils appartiennent, les plus importants comme les moins lus, sont remplis d'articles sur le Canada, qui se résume pour eux en la province de Québec.

Les discours prononcés par M. Mercier ont ouvert aux Français des horizons complètement nouveaux. Ils leur ont fait connaître et apprécier un pays dont ils ne soupçon-

naient ni les ressources, ni les productions diverses, ni les richesses. Ils les ont imitées à notre vie, à notre industrie, à notre régime politique, à la tolérance qui nous anime, à la liberté dont nous jouissons.

Aussi il faut lire les longs et sérieux articles que consacrent à la province de Québec le *Temps*, le *Journal des Débats*, l'*Autorité*, l'*Événement*, la *Gazette de France*, etc., et une multitude de journaux de province.

C'est, on en conviendra, la meilleure propagande qui puisse être faite en faveur de notre province ; car elle est faite par des gens complètement désintéressés.

Elle aura certainement des conséquences plus considérables que les brochures sur notre pays, que les voyages, et les conférences qui seraient données en France par des Canadiens.

Pénétrant jusque dans les plus humbles villages, les journaux apporteront partout la lumière sur notre province. Ils montreront aux cultivateurs Français qui veulent émigrer les ressources, l'aisance, la fortune même qu'ils trouveront sur des terres qui ne demandent qu'à être bien cultivées pour donner de magnifiques produits. Ils feront comprendre à ces capitalistes, souvent si embarrassés pour trouver des placements avantageux, qu'ils peuvent placer sans danger leurs capitaux en Canada, et qu'ils en retireront un intérêt bien plus rémunérateur qu'en Europe.

Comme conséquences forcées de la connaissance complète de notre pays, l'émigration française se fera en Canada sur une grande échelle, et les capitalistes de France, confiants dans notre prospérité, n'hésiteront plus à venir apporter à nos industries, à nos mines, à nos travaux publics les capitaux qui sont indispensables à leur complet développement.

Tels sont les grands avantages qui doivent résulter naturellement du voyage du premier ministre.

Ces résultats sont si importants pour l'avenir et pour la prospérité de notre province, que nous devons tous en être reconnaissants à l'honorable M. Mercier.

Il nous semble même que, vu la gravité des intérêts dont il s'agit, ses adversaires politiques auraient bonne grâce à cesser momentanément leurs attaques et leurs accusations.

Au lieu de lui faciliter la lourde et patriotique tâche qu'il a entreprise, ils essayent de la faire échouer.

Qu'ils y prennent garde ; ils jouent là un jeu dangereux, dont les électeurs, plus malins qu'ils ne le supposent, pourraient bien un jour les faire cruellement repentir.

Grâce à la courtoisie de M. Alexis Cantant, nous avons eu le plaisir d'assister à une audition d'œuvres magistrales exécutées par quatre de ses élèves les plus avancées ; ce sont Mlles Henriette Casavant, 15 ans ; Angéline Desmarais, 14 ans ; Yvonne Corbin, 13 ans ; et Eva Raymond, 12 ans. Ces quatre jeunes filles possèdent un talent remarquable, et font honneur à leur dévoué professeur, qui n'épargne rien pour leur inculquer la science de la musique. Les œuvres qui ont été jouées sont : la première Sonate de Mozart, duo ; une tarentelle, de Mill ; la Fileuse, de Mendelssohn ; la quatrième Mazurka, de Godard ; En Courant, de Godard ; une sonate, de Dussek ; une tarentelle, de Heller.

L'ÉCONOMIE POLITIQUE ET SOCIALE

II

Les Canadiens instruits savent qu'il existe en Europe une science nommée l'économie politique ; mais ils sont persuadés que cette science européenne ne saurait être d'aucun usage en Amérique, et ils se gardent bien de perdre leur temps à l'apprendre ; on ne l'enseigne point dans leurs universités, et je doute que les noms de J.-B. Say, de Bastiat et de Michel Chevalier soient jamais arrivés jusqu'à eux.

J. DE MOLINARI.

L'ÉPIGRAPHE que j'extraits aujourd'hui d'un livre publié en 1881, ne peut pas être considérée comme flatteuse pour nos compatriotes. Cependant l'opinion qu'elle contient est formulée par un homme grand dans la science. C'est en toute connaissance de cause qu'elle a été énoncée par ce savant qui venait de visiter notre pays, et nous sommes bien forcés de reconnaître qu'elle est aussi strictement vraie aujourd'hui qu'elle l'était il y a dix ans. A quoi faut-il attribuer cette indifférence des Canadiens pour l'économie politique et sociale ? D'où vient l'apathie de notre jeunesse pour une science aussi importante, et dont la possession devient de plus en plus indispensable ? Ceux à qui j'ai posé la question m'ont répondu que c'est une science bien austère, et que les livres qui en traitent sont bien ennuyeux. Sans doute, l'économie politique peut, au premier abord, paraître caractérisée par une certaine aridité. N'en est-il pas ainsi de toutes les sciences ? La physique et la chimie n'ont pas des débuts bien attrayants ; le sentier qui conduit à la connaissance des mathématiques n'est pas émaillé de fleurs, pas plus que ceux qui mènent au champ de la resplendissante astronomie ; mais s'il est une erreur que je serais heureux de contribuer à faire disparaître, c'est bien celle qui réside dans la croyance commune que les livres d'économie politique sont des livres ennuyeux. Il y a là toute une littérature généralement trop ignorée comme littérature même. La plupart des travaux des maîtres sont non seulement des monuments de la pensée humaine, mais encore des chefs-d'œuvre de style. On y trouve des modèles de concision, de justesse et de précision dans le langage qu'on chercherait vainement ailleurs. Et l'on conçoit pourquoi : traiter de ces matières importantes exige tant d'exactitude dans la pensée, une telle habitude du raisonnement serré, que l'expression se ressent nécessairement de la discipline de l'esprit et revêt généralement un cachet de splendeur dont on ne se fait pas d'idée. C'est un émerveillement continu pour quiconque a tant soit peu de goût littéraire et s'il m'était permis d'invoquer ici ma propre expérience, si déplaisant que cela puisse être, je dirais que j'éprouve un plaisir aussi vif à lire un chapitre d'Adam Smith qu'une scène de Shakespeare, une page de Bentham qu'une strophe de Shelley, un mémoire de Turgot qu'un passage de Fénelon, une histoire de Bastiat qu'une fable de La Fontaine, un morceau de Proudhon qu'un discours de Mirabeau, un traité de Courcelle-Seneuil, de du Paynode ou de Frédéric Passy, qu'un poème de Victor Hugo, d'Alfred de Musset ou

de Sully-Prudhomme. Le distique de Boileau restera toujours vrai :

Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement,
Et les mots pour le dire arrivent aisément.

Les grands économistes et les grands socialistes ont trop l'habitude de bien concevoir ce qu'ils ont à dire pour que l'agencement des mots dont ils se servent ne jette pas dans l'à me du lecteur une clarté réjouissante, et je croirai avoir rendu un service éminent à mes compatriotes si je puis les induire à pousser une pointe vers les régions ravissantes de la littérature économique. Mais je me ferais une triste idée de notre jeunesse si elle me paraissait chercher dans l'exercice nécessaire de ses facultés intellectuelles des jouissances moins austères que futiles. On ne vit pas de légèretés mais de choses solides, et nos jeunes gens prouveront mieux leur virilité en aspirant aux plaisirs sévères que procurent la poursuite de la vérité et la recherche de la justice, qu'en s'arrêtant aux futilités que recèlent les lectures frivoles.

Je reviens à mon sujet. On a objecté avec raison, je crois, à la formule qui fait de l'économie politique la science des lois d'après lesquelles la richesse se produit, s'échange, se distribue et se consomme, et l'on dit que l'économie politique est la science de l'emploi utile et fructueux des biens terrestres. Cette dernière définition ne me paraît pas mauvaise en elle-même; mais je trouve qu'elle est incomplète et manque d'élévation en ce qu'elle restreint à des faits purement physiques une science qu'on est trop porté ordinairement à taxer de matérialisme, et qui, dans mon appréciation, touche, quoiqu'on en dise, à la haute morale. Elle doit traiter non seulement du bien-être matériel des individus et des sociétés, mais encore de l'avantage plus appréciable à résulter, pour l'humanité, du sentiment d'une conscience sociale exempte de toute souillure.

L'économie sociale est suivant moi, par excellence, la science de la justice. Elle a pour objet, il est vrai, la connaissance des lois qui régissent la production, l'échange et la consommation des richesses; mais elle a surtout pour fin ultime la recherche des moyens qui assurent la distribution équitable des biens de ce monde. L'application rationnelle de la connaissance de ces lois détermine, à mon sens, la production circonspecte des richesses, leur appropriation équilibrée, leur échange absolument dégagé de toute entrave, et leur consommation effectuée de manière à maintenir la pondération inaltérable de la répartition universelle. C'est l'oubli de ces lois, c'est l'ignorance de ces moyens qui ont produit tous les bouleversements sociaux, source du problème à la solution duquel ont travaillé avec une si généreuse opiniâtreté les grands écrivains auxquels les Physiocrates ont ouvert la voie, et à qui nous devons la proclamation des hautes vérités dont le triomphe doit assurer la félicité générale autant qu'elle est possible sur la terre. Il y a une distinction très importante à faire entre l'économie politique et la politique telle que celle-ci est généralement entendue. Il n'y a absolument rien de commun entre les prétentions posées par les illustres politiques comme Machiavel, Richelieu, Bonaparte et Bismark, et celles énoncées par les économistes Quesnay, Mirabeau père, Beudot, Mercier de la Rivière, Turgot, Dupont de

Nemours, Adam Smith, Ricardo, Bentham, J.B. Say, Bastiat, ainsi que les aspirations de Fourier, Saint-Simon, Pierre Leroux, Considérant, Proudhon et les autres socialistes. Les premiers ne fondaient l'espoir du bonheur que sur la domination du public, la spoliation des peuples et des individus, mettant constamment en antagonisme les intérêts des nations et des particuliers, pendant que les deux autres catégories de penseurs — opposées cependant l'une à l'autre — prêchaient l'harmonie naturelle de ces mêmes intérêts, favorisaient le maintien de la paix au lieu de soudoyer la guerre, et tentaient de promulguer le code de la concorde, de la fraternité universelle dont la politique a si souvent violé les articles pour le malheur de l'humanité. L'économie politique, si mal nommée qu'elle puisse paraître, est donc infiniment supérieure à la politique, et c'est la connaissance et l'application de ses préceptes qui seules pourront réparer les maux causés par cette dernière. L'économie politique ne saurait avoir pour fin unique et légitime d'enseigner au négociant et à l'industriel à faire d'excellentes opérations. Elle combat l'idée trop généralement répandue que le mal de l'un faisant souvent le bien de l'autre, on peut fonder sur cette donnée le système de la commune prospérité. Elle proclame la solidarité sociale, et fait de cette solidarité, qui doit généraliser le bien-être, la base du progrès général et de la moralisation universelle. Si donc l'économie politique n'a pas la prétention de remplacer la morale, elle peut à bon droit avoir celle de concourir très puissamment à son triomphe en travaillant à amener le plus rapidement possible le règne de la justice. Conséquemment, elle est non-seulement la philosophie de l'utile, mais encore la philosophie du juste, puisqu'en fin de compte il n'y a de réellement utile que ce qui est juste.

Et je le demanderai maintenant à notre jeunesse: n'est-ce pas là une étude digne de toute son attention et de toute son activité?

ERNEST TREMBLAY.

M. Julien Viaud, connu dans le monde littéraire sous le pseudonyme de Pierre Loti, dont les câblegrammes annoncent l'élection comme membre de l'Académie française où il succède à M. Octave Feuillet, est un officier de marine né à Rochefort (Charente-Inférieure) en 1850. En 1869, étant aspirant de marine, il a fait campagne aux quatre coins du monde. En même temps il prenait des notes, et il ne s'est décidé à les publier que sur les instances de ses amis. Les délicats d'abord, puis le public tout entier, reconnurent en lui une originalité exquise. *Aziyade, le Mariage de Loti, le Roman d'un Spahi, les Trois dames de la Cashah, Fleurs d'ennui, Mon frère Yves* sont des œuvres d'un mérite exceptionnel. Depuis quelques années, M. Viaud a vécu, à terre, alternant entre un charmant petit coin de Rochefort, où demeure sa mère, et Paris, où il s'est fait une place de premier rang parmi le monde littéraire et parmi toutes les aristocraties de l'intelligence. Il appartient à la jeune génération des hommes arrivés. C'est un orientaliste et un oriental lui-même. Il a d'un séjour d'une année à Constantinople, sur le yacht de l'ambassadeur, rapporté un grand amour pour la vie et les habitudes de l'Orient; tout est à la turque chez lui, jusqu'au matelot qui le sert, ce qui ne l'empêche pas d'être l'un des plus fins et des plus spirituels Français de Paris.

CANADA-REVUE

REVUE MENSUELLE

dévouée à la politique, à la littérature, aux beaux-arts,
et à l'éducation.

PRIX DE L'ABONNEMENT \$3.00 PAR ANNEE.

312 RUE CRAIG, MONTREAL.

Téléphone Bell 6826.

BOITE 324 B. P.

A. FILIATREAU, . . .

EDITEUR.

ARGENT A PRETER
a 5, 5½ et 6 pour cent.

A. FILIATREAU.

312 RUE CRAIG, MONTREAL.

BIOGRAPHIES

BENJAMIN SULTE

Nous nous sommes naturellement adressés à M. Sulte pour être en état d'écrire sa biographie, et, en réponse, il nous a envoyé le billet suivant : " Lisez les articles du *Canadian Illustrated News*, de *l'Indépendant* de Fall River, de *l'Opinion Publique*, de *Cyclopedia of Canadian Biography*, de la *Revue Canadienne*, et autres que je vous expédie avec ces lignes. Il y en a de quoi couvrir au moins une livraison de CANADA-REVUE; détachez-en, avec le bec de la plume, ce qui vous conviendra pour composer un article, raisonnable en longueur et en fond."

C'est ce que nous allons faire :

Jean Sulte arriva de France vers 1758 avec les troupes; il se maria aux Trois-Rivières en 1761, et alla plus tard demeurer aux forges Saint-Maurice, où il exerça le métier de sellier jusqu'à sa mort. Son fils Joseph fut forgeron au même endroit. Le fils de celui-ci, Benjamin, navigua toute sa vie, et se noya en 1847 sur la côte de Gaspé. Il avait épousé en 1829, Marie-Antoinette Lefebvre, arrière-petite fille de Jacques Lefebvre qui a laissé son nom à la baie du Fèvre ou Lefebvre, dans le lac Saint-Pierre; elle lit encore sans lunettes, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans.

Benjamin, leur fils, naquit aux Trois-Rivières le 17 septembre 1841, et apprit à lire sous la direction de sa mère, mais il était si jeune qu'il ne s'en rappelle pas, et il se trouve qu'il a toujours su lire! A dix ans il sortait de l'école des Frères, et se jetait dans le commerce des marchandises sèches... pour porter des paquets au magasin de sa tante Sophie Sulte. Il faut l'entendre raconter cela! car il n'était pas plus fait pour le commerce que pour fabriquer des queues de pommes fameuses.

Jusqu'à vingt ans, il vécut dans cet état, changeant une fois de position pour entrer dans les épiceries, ensuite dans un bureau de commerçant de bois. A tous ces métiers il apprenait quelque chose, mais ce n'était pas tout. Il y a en lui une telle passion de l'étude et une si merveilleuse facilité à apprendre et à retenir ce qu'il a lu ou vu, que rien

de tout cela n'est un travail pour lui. Ses moindres instants sont utilisés en tous lieux, en tous temps, la nuit comme le jour, et néanmoins il a toujours l'air de s'amuser. Rien n'est plus vrai que ces vers que lui écrivait Alfred Garneau, fils de l'historien :

Si nous te demandion : " Où prends tu, pour écrire
Une très grande histoire et tant de vers charmants,
Les longs loisirs qu'il faut, à qui cherche à bien dire ?"
Tu tirais aux éclats... Ton secret pour produire
Est de mettre à profit tous les petits moments.

Aux environs de l'âge de vingt ans, il était déjà connu par la ville à cause de ses chansons.

Mais il part, s'embarque sur un bateau-à-vapeur qui fait le service du fleuve, et navigue durant un été, à titre de comptable de bord. Là, aussi, il apprenait quelque chose de nouveau.

Puis, retourne au marchand de bois, où il conduit les écritures, et en même temps se livre aux plaisirs de faire de la prose sur mille sujets, pour s'exercer. Il ne signe pas; les journaux acceptent ses productions. Sa vie active et assez sévèrement mesurée, pour ne pas perdre le moindre instant, ne le fatigue jamais, pas même aujourd'hui.

Arrive 1863, l'affaire du *Trent*. Sulte adopte un nouveau métier : il est soldat. L'année suivante il est caporal, l'année plus tard il est sergent, et alors il part pour la frontière Niagara, printemps de 1865. Entre deux exercices militaires il écrit des lettres aux journaux, et les signe; aussi des vers que M. Chauveau place dans le *Journal de l'Instruction Publique*. A partir de ce temps, Sulte produit et lance dans la presse des masses d'écrits; c'est la mitrail-leuse, le jet continu, la pluie d'articles. Il a abandonné alors le vieux jeu de dresser des brouillons; désormais son manuscrit sera fait aussi vite qu'il est possible d'écrire, et sans rature. Les vers, il les compose en allant et venant par les rues, afin de ne pas perdre de temps. Il appelle cela des vers à pattes.

Au mois de juillet 1865 le bataillon rentra aux Trois Rivières, mais notre sergent descendit à Québec dans le dessein d'aller à l'école militaire. Le voilà à l'examen préliminaire. Le colonel Suzor ouvre un livre et se met à dicter un passage aux aspirants. Sulte laisse tomber sa plume et regarde bien en face le colonel, qui finit par lui dire :

—Eh bien! quoi?

—Vous me dictez l'un de mes articles dans la *Revue-Canadienne*.

Les noms et les personnes des aspirants ne lui étant pas connus, Suzor tourne les pages, voit la signature, et éclate de rire. Vous devinez le reste. On s'amusa de l'épisode jusqu'à la citadelle.

En septembre, l'école militaire passée à souhait, notre homme redevient teneur de livres chez George A. Gouin, marchand de bois. Les vers et la prose allaient toujours leur train à travers les gazettes.

A Québec, il avait suivi la session du parlement, et aidé son ami William Kirby à composer son fameux roman, le *Chien Dor*. Kirby est de Niagara. Ils se sont retrouvés en 1882 à la Société Royale.

Au cours des années 1862-66, il fut président du Cercle Littéraire des Trois-Rivières. Prophète dans son pays !

En février 1866 nouveau départ pour la frontière, à Missisquoi. De retour en avril, sa compagnie repart en juin, et stationne quelques semaines à la tête du canal Beauharnois.

Libéré du service militaire avec tous les autres, au mois de juillet, il se rend à Ottawa, où on lui confie la rédaction du *Canada*, journal quotidien, que venait d'abandonner Elzéar Gérin partant pour la France.

M. Cartier n'avait encore pu faire passer son bill de milice ; la presse était remplie d'articles sur ce sujet. Sulte, tout chaud de ses trois courses aux frontières, entra dans l'arène, et défendit le principe du bill.

Cartier voulut le voir. Depuis ce temps ; jusqu'à la mort du ministre, Sulte ne l'a pour ainsi dire pas quitté.

L'automne de 1867, une masse de documents parlementaires demandait à être traduits. Sulte fait ses adieux au *Canada*, où Joseph Tassé le remplace, et entre dans les bureaux de la Chambre des Communes. Il y reste jusqu'à mai 1870, et passe au département de la milice qui se formait enfin. Etant revenu à ses anciennes amours, il ne devait plus les quitter.

En 1870 parut la première livraison de *l'Histoire des Trois-Rivières*, qui resta en magasin, faute d'acheteurs ; un volume de vers intitulé *Les Laurentiennes* fort goûté ; et plusieurs articles de revue très soignés qui fixèrent l'attention sur ce travailleur infatigable. A la même date, il commença une série de cent vingt-cinq conférences à l'Institut Canadien-Français d'Ottawa, soit en moyenne six par années ; il se propose d'atteindre les deux cents. Il a un bail avec la vie.

Au mois de mai 1871 il épousait Augustine, la plus jeune des filles d'Etienne Parent, ancien journaliste, et alors sous-secrétaire d'Etat.

La vie de bureau, toujours la même, détraque les forces morales et physiques, par suite de sa monotonie. L'ennui des longues heures du soir est mortel à ceux qui n'ont pas un remède violent à y opposer. Sulte avait trouvé ce remède avant 1870, aussi est-il resté depuis cette date, à l'âge de trente ans, incapable de vieillir, roulant sans cesse d'un ouvrage à un autre, et ne comprenant pas ceux qui dégringolent autour de lui — ce qui fait qu'il nous a donné assez d'écrits pour former vingt volumes — un par année, disons une page et demie pour chaque jour.

Suivant le conseil du chancelier d'Aguesseau, il se repose en changeant de travail. Patience passe science, dit un proverbe ; et un autre : qu'est-ce que le génie ? c'est le travail.

Depuis la fondation de la *Revue Canadienne*, en 1864 jusqu'à 1886, Sulte y a inséré cent articles. Les directeurs ont donné un banquet au prolifique écrivain ; en même temps la *Revue* paraissait, uniquement remplie d'articles de Sulte rédigés en tous genres et dans tous les tons, puisqu'il joue de tous les instruments en rapport avec l'encrier.

Il fait partie de cette pléiade de littérateurs canadiens qui a assisté à la naissance, pour ne pas dire à la renais-

sance, des lettres au Canada. Comme bien d'autres, hélas ! il n'a pas reçu la rémunération matérielle qui accompagne les travaux de l'intelligence dans d'autres pays. Aux Etats-Unis ou en France il eut vécu de sa plume. Au Canada il ne reçoit même pas la valeur de son encre pour ses écrits.

Le petit nombre peut seul apprécier les sacrifices d'un pionnier de la littérature. Celui qui consacre tous ses loisirs et ses veillées à l'élevation des siens mérite d'être inscrit au nombre des bienfaiteurs de l'humanité. Cette récompense un peu tardive est le seul stimulant des esprits nobles. La satisfaction d'avoir pu éclairer ses contemporains et préparer de meilleures destinées aux générations futures est le vœu ardent de l'âme d'élite et du penseur. " Qui sait de combien de sacrifices se compose une renommée. "

Délicat envers les personnes, il ne blesse ni ne méprise ceux qu'il combat. Avec le chevalier d'Al il semble dire :

Ou bien ou mal taillée, ô ma petite plume !
Dans tout ce que tu fais, connaissable à l'accent,
Tu n'as jamais trempé ton bec dans l'amerume
Ni piqué jusqu'au sang.

Ses travaux sont bourrés de faits, de dates, de notes qui partent de sa plume comme si de rien n'était, et pourtant que de labeur il lui a fallu pour se rendre maître de tant de détails et les contrôler avec certitude ! C'est la patience, d'abondantes lectures, une méthode excellente, une mémoire heureuse et un esprit d'analyse rare, qui permettent d'accomplir une si rude et si longue tâche.

Sa mémoire est telle que toutes les dates de l'histoire du Canada lui sont familières. Les dates, c'est sur cela que repose la connaissance des faits.

Le pouvoir d'analyser en dix lignes ou en une page des documents nombreux, se reportant à un incident historique, est un don de la nature — mais il faut l'avoir cultivé pour en tirer partie.

Comme il lui est impossible de consulter les livres de la bibliothèque du parlement, vu que celle-ci s'ouvre et se ferme en même temps que son bureau à lui, il s'est formé une collection d'ouvrages dans laquelle on compte cinq cents volumes sur l'histoire du Canada. Pour un homme qui n'a que de minces ressources pécuniaires c'est un grand sacrifice.

Sulte est tout de feu. Il a la pétulance d'un jeune homme, et cependant il est dans la cinquantaine. Tout vibre dans sa voix puissante. Le rire est constamment sur ses lèvres. Il pleut des bons mots quand il cause. Dans la réplique il est " incommode. " Si on le laisse libre il brode sur le velours de la causerie. Avec cela des surprises continuelles. Il semble souvent dire ce qu'il ne pense pas — et tout-à-coup retournant la proposition, il vous montre comment on se trompe sur tel ou tel sujet.

Dans ses conférences en langue anglaise, où il est parfaitement *at home*, nos compatriotes Irlandais ou Anglais se demandent toujours s'il va tomber ou se maintenir, parce qu'ils ne savent pas que ce Blondin littéraire joue avec les lois de l'équilibre et marche sur des lames de rasoir, étant sûr de ses propres forces.

Il semble faire partager au lecteur son enthousiasme, quand il nous parle du *vieux temps*, comme s'exprimaient nos pères. Il nous l'a dit lui-même : l'histoire est plus intéressante qu'un roman. Il est avéré que c'est un roman de la vie réelle; l'adage anglais nous fait souvenir que la vérité est plus invraisemblable que la fiction.

Il n'a pas écrit un seul de ses discours ou conférences. Son grand plaisir est de dicter des articles aux jeunes gens qui étudient la sténographie. C'est fait en un quart d'heure, et l'article paraît dans la presse, comme s'il y avait travaillé trois heures durant. La jeunesse aime beaucoup cet exercice un peu emporté, qui la soumet à l'épreuve.

Citons un passage du rapport présenté par M. Rameau, ce Français si canadien, au congrès bibliographique de Paris, sur la littérature canadienne :

“ M. Benjamin Sulte, le genre de M. Parent qui fut le plus éminent penseur de ce pays, poursuit une grande tâche, l'HISTOIRE DES CANADIENS-FRANÇAIS. Ce n'est point sans dessein que je rapproche ce livre de l'HISTOIRE DU CANADA par Garneau, car l'un et l'autre ont leur raison d'être et se complètent; les nuances que présentent les deux titres suffiraient pour indiquer la différence du caractère de chaque œuvre.

“ L'une austère et philosophique, se tenant dans les sphères élevées d'où l'on embrasse les faits généraux, les grandes scènes, les négociations diplomatiques des peuples entre eux, et leurs combats, c'est l'histoire du Canada de Garneau.

“ L'autre analytique et fouilleuse, au lieu de s'appliquer à la philosophie des événements, à l'histoire des princes et des gouvernements, se propose avant tout de faire l'histoire des gouvernés, non pas que j'ai le mauvais goût d'opposer une histoire prétendue démocratique à une histoire monarchique, ce qui est un non-sens à la mode, mais j'entends vous dire que M. Sulte considère les groupes locaux, la famille comme la base élémentaire, la molécule de l'histoire, système original par lequel on étudie les sociétés humaines, comme le font les chimistes pour les métaux, en observant la forme des cristaux atomiques qui les composent. C'est ainsi qu'après avoir acquis une connaissance intime de la famille et de la vie sociale, on reconstruit avec science et patience les grandes séries historiques, les grands phénomènes sociaux et les nations qui ne sont que l'agglomération des familles superposées par le cours des âges. C'est ainsi qu'a été conçue l'histoire des Canadiens dont M. Sulte poursuit la publication.”

Un mot de l'homme même : taille, cinq pieds sept pouces; cheveux châtains, un peu grisonnants; peau blanche et claire; joues roses; œil brun, animé, moqueur; barbiche et moustaches absolument militaires. Il dit que tout son uniforme est entre le nez et le menton.

Au printemps de 1885, lorsque le général Middleton partit pour combattre le soulèvement du Nord-Ouest, notre poète lui traça, en quatre lignes, son plan de campagne :

Approche
Batoche ;
Aceroche,
Tapeche !

On l'a souvent pris pour le fils de son père, en ce sens que ceux qui le lisent depuis vingt-cinq ans et plus ne croyent pas le retrouver dans l'homme de cinquante ans qui en paraît trente ou quarante au plus. Ajoutons que, ne sortant jamais d'Ottawa, sa figure est inconnue ailleurs que là. Il parcourrait toute la province de Québec et verrait ses milliers de lecteurs que personne ne le reconnaîtrait. Il n'a pas assisté à une assemblée publique depuis vingt ans. Sa famille, ses livres, ses amis intimes et l'écrivoire, voilà tout pour lui. L'écrivoire lui permet de parler à toute la population. Sa femme, ses livres et ses amis, c'est le bonheur.

LETTRE DE PARIS

LE 1er MAI — A TERRENEUVE

PARIS, le 18 mai 1891.



A journée du 1er mai, qui causait dans toute l'Europe de sérieuses appréhensions, s'est généralement passée avec assez de calme.

En France, ainsi que les dépêches vous l'ont appris, a eu lieu à Fourmies, petite ville à la frontière belge, une de ces catastrophes fatales où la force aveugle des événements a déjoué toutes les prévisions légitimes.

Les précautions prises à Paris ont empêché les manifestants du 1er mai de troubler l'ordre, et ont mis à néant les projets des socialistes et des anarchistes.

Malgré cette tranquillité relative, un fait d'une extrême gravité se dégage de cette journée. Il est maintenant bien avéré que tous les ans, à la même date, et dans toutes les contrées de l'Europe, les socialistes, et derrière eux les anarchistes, prendront l'habitude de se compter et de passer leurs forces en revue. Jadis les démagogues d'un pays ne s'occupaient pas de ceux d'un autre pays; ils faisaient leurs affaires chez eux. Aujourd'hui il n'en est plus ainsi; ils se réunissent, ils discutent, ils se mettent d'accord, quelle que soit leur nationalité. Le fait d'avoir décidé qu'au même jour, dans toutes les parties de l'Europe, ils présenteraient leurs revendications prouve combien leur entente est complète.

C'est là un fait considérable et particulièrement menaçant, dont tous les gouvernements, qu'ils soient monarchistes ou républicains, doivent sérieusement tenir compte.

La ligue des anarchistes, c'est-à-dire des hommes de désordre, est formée; il n'y a qu'à lui opposer la ligue des gens d'ordre, dont les pouvoirs publics dans tous les pays civilisés sont les véritables représentants.

La question est des plus graves, les maux qu'elle doit fatalement entraîner sont des plus menaçants; il est grand temps d'y apporter des remèdes efficaces.

Ces remèdes ne peuvent se trouver ni dans des grèves réitérées et prolongées, ni dans des manifestations séditieuses, ni dans des luttes à main armée. Les questions sociales qui agitent actuellement le monde peuvent être résolues par des actes législatifs mûrement étudiés et conçus dans un sens humanitaire.

C'est ce qu'ont parfaitement compris nos députés. Il ne s'est pas passé un seul mois de la session dans lequel une des questions qui intéressent la classe ouvrière n'ait été discutée, et, rendons cette justice à nos représentants, ils ont toujours apporté aux débats de ces questions sociales l'attention la plus soutenue et l'intérêt le plus grand.

Pour résoudre ces problèmes sociaux, pour faciliter à ces généraux de travailleurs les améliorations vers lesquelles ils tendent et auxquelles ils ont droit dans une certaine mesure, tous les hommes d'ordre de la Chambre s'unirent dans un même sentiment humanitaire; qu'ils soient de la gauche ou de la droite, ils donneront tous un concours également dévoué au gouvernement.

..*

Et cependant, les hommes de la droite sont encore assez

mal reçus quand ils s'offrent à servir la république. On se défie d'eux, on en a peur.

Ils effrayent même M. Jules Ferry, que nous avons cru assez homme d'état pour comprendre l'intérêt qu'il y a pour la République à se rattacher ces conservateurs qui de bonne foi vont à elle.

Eh bien, non. Dans un récent discours prononcé à Vic de Bigorre, M. Jules Ferry a déclaré qu'à une alliance avec ces modérés, qu'il ne trouve pas assez républicains, il préférerait une alliance avec les seuls républicains, qu'ils soient ou non modérés.

D'après lui, le péril est à droite. Tout dernièrement, il affirmait pourtant que le péril était à gauche. Eh bien, il n'y est plus, voilà tout. M. Jules Ferry vient de faire une nouvelle volte-face ; ce n'est pas la première, ce ne sera pas malheureusement pour lui la dernière.

Il repousse le concours des conservateurs, ne veut pas qu'ils servent la République, parce que l'auteur du fameux article 7, l'instigateur de la persécution cléricale, est un sectaire avant d'être un homme d'état. Il craint, non sans raison, que le pays, devenant convaincu que les conservateurs ne cherchent plus à renverser la République, mais veulent au contraire la servir, ne se tourne vers ces conservateurs et vote en grande majorité pour leurs candidats, qui, tout en respectant le pouvoir établi, respectent également la liberté de conscience.

Il ne voit pas, tant la passion anti-cléricale l'aveugle, que l'accès des conservateurs dans le gouvernement peut seul fonder et établir cette République qu'avait rêvée M. Thiers quand il proclamait comme une axiome indiscutable : " La République sera conservatrice ou elle ne sera pas."

Pour résister cependant à cette organisation chaque jour grandissante de l'armée socialiste, ce n'est pas trop de toutes nos forces, et M. Jules Ferry, s'il avait la juste compréhension des devoirs de tout homme qui aspire au pouvoir, devrait se réjouir de cette conversion sincère des conservateurs, au lieu de s'en effrayer et de chercher à les rejeter dans l'opposition.

* * *

Les difficultés entre notre gouvernement et le gouvernement anglais au sujet de Terre-Neuve sont en bonne voie de règlement. L'arbitrage a été admis par les deux gouvernements, et la commission arbitrale choisie va bientôt se mettre à l'œuvre.

Cette question de Terre-Neuve a vivement excité l'attention dans tout le pays, et le sentiment populaire s'est prononcé avec une remarquable unanimité. Tous les partis se sont trouvés d'accord, tous les journaux ont à l'envie déclaré que la France ne pouvait laisser discuter les droits inviolables qu'elle tient des traités. Il n'y a ni concessions, ni compensations qui puissent lui faire abandonner ces droits.

Devant cette manifestation du sentiment public, le gouvernement avait sa conduite toute tracée. Aussi n'a-t-il pas eu une minute d'hésitation, et nous pouvons être certains que nos droits seront maintenus dans toute leur

intégrité, malgré les jappements de la presse anglaise et les finasseries des diplomates.

Nous n'aurons pas, soyez-en convaincus, une seconde édition de la triste aventure égyptienne.

Les Terre-neuviens devront se soumettre, reconnaître nos droits, et remplir leurs engagements. Sinon, notre gouvernement obligera la Grande-Bretagne, seule responsable, à rappeler ces colons affolés au respect des traités.

HENRI MARCAS.

NOS INDUSTRIES.

LES PIANOS CANADIENS

LA municipalité de Sainte Thérèse de Blainville ayant définitivement refusé d'accorder un bonus suffisant à M. Thos. F. G. Foisy, ce fabricant a transporté ses ateliers à Montréal. Nous en sommes peiné pour cette municipalité, mais, d'un autre côté, Montréal aura le bénéfice de ce refus. Ces ateliers sont maintenant situés au No. 214, Chemin Papineau. M. Foisy a fait dernièrement l'acquisition de trois grandes bâtisses, et a transporté tout son établissement à cet endroit. Il s'est procuré les services des ouvriers les plus experts, et il a l'intention de former des jeunes gens, au nombre de 25 à 30, en sus des ouvriers ordinaires qu'il emploie à la fabrication des pianos. Sa fabrique deviendrait alors une école modèle, et dans quelques années on ne serait plus obligé d'aller à l'étranger chercher des ouvriers pour ce genre de travail. C'est là une idée bien patriotique.

M. Foisy s'adresse principalement aux communautés religieuses, qui ont tant à cœur le développement de notre industrie naissante, et qui seront les premières, nous n'en doutons nullement, à acheter les produits de nos fabriques canadiennes. Outre qu'elles auront un instrument de premier choix, le prix de revient sera forcément inférieur à celui qu'elles seront obligées de donner pour les pianos importés.

Elles pourront aussi confier les grosses réparations de pianos à M. Foisy, et souvent, pour une somme de \$50, elles auront un piano qui coûterait, neuf, de \$350 à \$600. Il y a des vieux pianos qui peuvent être facilement remis à neuf, et quel est le meilleur moyen d'obtenir ces réparations, si ce n'est de s'adresser à un grand fabricant, qui possède tout ce qu'il faut dans ses ateliers — et les hommes et les matériaux.

Certaines maisons annoncent qu'elles n'emploient pas d'agents ni d'intermédiaires pour la vente de leurs pianos. A cela il n'y a, certes, rien à dire, si tel est leur bon plaisir. M. Foisy, lui, sera toujours heureux de faire des ventes par l'entremise des agents, qu'il traitera toujours avec la plus grande libéralité.

Aujourd'hui M. Foisy vend aux maisons de gros depuis Vancouver jusqu'à Halifax. Il est déterminé à fabriquer un instrument qui ne le cède en rien aux pianos Américains, sinon que le prix en est moins élevé.

LES EXEMPTIONS DE TAXES

DESIEURS journaux ont annoncé que le président d'un des comités du conseil de ville avait déclaré que cette année les communautés religieuses seraient taxées. Le règlement existe, et on serait décidé à l'appliquer.

Cette nouvelle ne nous étonne pas ; il y a déjà près de deux mois que nous la connaissons, elle nous avait été apprise par l'échevin Lamarche.

Cet échevin, pour tenir les promesses de son programme, devait présenter au conseil une proposition tendant à soumettre aux taxes municipales les communautés religieuses se livrant au commerce.

Comme nous lui demandions quand il serait le dépôt de sa proposition, il nous répondit : " Ma proposition n'est pas nécessaire ; j'en ai parlé au président du comité des finances, qui m'a dit qu'il me suffirait d'en saisir ce comité. D'ailleurs, a ajouté l'échevin Rolland, il y a un règlement qui soumet les communautés aux taxes municipales, et le comité est décidé à faire exécuter cette année ce règlement."

D'après cette information que nous a donnée l'échevin Lamarche, nous croyons que la nouvelle publiée par les journaux est complètement exacte.

Nous pensons donc devoir suspendre momentanément la publication de nos articles sur les exemptions de taxes.

Si c'était nécessaire, nous les continuerions, car nous avons des faits bien intéressants et bien curieux à mettre en évidence.

Nous reprendrons prochainement nos articles sur l'éducation ; c'est là un champ inépuisable.

LES BATONS FLOTTANTS

DEPUIS quelques temps on commence, dans notre bonne ville, à ne plus prendre si facilement au sérieux, à ne plus gôber avec tant de facilité ces jeunes artistes canadiens qui nous reviennent après avoir étudié leur art pendant deux ou trois ans en France.

Autrefois on les croyait sur parole, et on les admirait de confiance.

Faisant sonner bien haut les chétives récompenses qu'ils devaient bien plus à leur titre d'étranger qu'à leur mérite réel, ils se proclamaient grands artistes, et la foule les saluait comme tels.

Ils prétendaient que, grâce à leurs deux ans d'étude au conservatoire de Paris, ils nous revenaient chanteurs de grand mérite, harmonistes accomplis, compositeurs de réelle valeur, professeurs excellents, chefs d'orchestre hors ligne, et même écrivains distingués. Et nous, naïfs, de les fêter, de les admirer, de nous pâmer devant eux bouche bée, attendant avec anxiété qu'ils voulussent bien nous révéler toutes les richesses de leurs grandes capacités.

Mais hélas quelle désillusion !

Ce professeur merveilleux cassait les voix de ses malheureux élèves, et les obligeait à désapprendre bien vite ce qu'il leur avait enseigné. Cet autre, ténor à la voix terne, sans chaleur et sans mordant, abusait de ce truc si

démodé du *portamento*. Cet autre, ce compositeur de réelle valeur, ne pouvait produire que deux ou trois petites chansons, qu'un élève, après six mois d'études, aurait eu honte de signer ; ou bien il arrangeait — non, il derangeait — par des procédés baroques une des œuvres d'un des maîtres de l'école française. D'autres, enfin, montraient clairement par leur peu de talent — soyons poli — qu'il ne suffit pas d'aller deux ans à Paris pour être un grand artiste.

Peu à peu alors, dans notre ville l'admiration béante, l'engouement irréflecti ont fait place à la défiance et à la réserve. On en est arrivé, Dieu merci, à vouloir juger sur leurs œuvres ces retours du Conservatoire avant de s'incliner devant eux et avant de les accepter comme grands artistes.

On attend, on se défie, on a été si souvent trompé, on a été si fréquemment la dupe de ces bâtons flottants, " de loin c'est quelque chose ; de près ce n'est rien."

Le chœur Notre Dame a suivi son maître de chapelle, Mr. Charles Labelle, à l'église St Louis de France. Cette église, situé dans le plus beau quartier de Montréal, possède aujourd'hui un chœur composé de 70 voix, et un maître de chapelle qui a toutes les sympathies des Canadiens.

Nous attirons de nouveau l'attention de nos lecteurs sur l'annonce de la Loterie de la Province de Québec, qui fera, à commencer au mois de Juin, deux tirages tout les mois. Les tirages du mois de Juin auront lieu les 3 et 17 de ce mois. La Loterie de la Province de Québec est aujourd'hui la plus avantageuse que l'on puisse souhaiter.

Il est rumeur que l'on doit fonder sous peu à Montréal un journal quotidien anglais, à un sou. Les éditeurs viendraient de Toronto. Si cette rumeur est fondée, et si les éditeurs sont bien les personnes que nous connaissons, nous aurons enfin un journal où l'on pourra écrire librement, sans être entravé par les considérations multiples qui ont toujours enrayé la presse de la province de Québec — et il est bien temps.

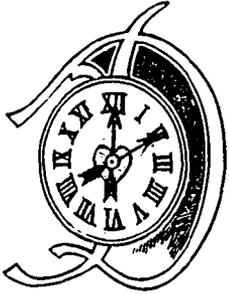
L'un des derniers numéros de *Friend's Music and Drama*, de New York, contient une description très détaillée de la salle de Musique Carnegie, fondée à New York par Andrew Carnegie. Tous ceux qui s'intéressent à la musique trouveront dans ce numéro un rapport complet des grandes fêtes musicales qui ont eu lieu à New York en Mai.

La municipalité a l'intention de faire un parc convenable avec le champ Logan, c'est-à-dire que l'on a manifesté l'intention de faire des améliorations. L'on se propose de creuser une rivière artificielle tout autour du parc, et d'y mettre des gondoles à l'instar de Venise. L'on planterait des arbres ; des sentiers ombreux serpenteraient sur toute l'étendue de cette vaste plaine, enfin, on ferait du parc Logan les Champs Elisées de Montréal. Nous applaudissons de tout cœur à cette idée, sans toutefois avoir l'espérance qu'elle se réalisera. Il y aurait aussi moyen d'utiliser la forêt future en y transportant les quelques castors qui restent encore dans le pays afin d'en conserver l'espèce

LES SIX MONSIEUR DUBOIS

CHAPITRE III.

Une soirée intime.—Minuit dix.—Marie paraît, ce qui n'explique rien, mais qui complique tout.



(Suite).

U haut de son comptoir, Mme. Machu avait suivi, sans en perdre une parole, les professions de foi variées des cinq voyageurs.

Et chaque fois que l'un d'eux, entre autres choses indifférentes, avait affirmé sa grande fortune, elle avait inconsciemment salué d'un petit signe de tête très doux, et d'un sourire approbateur.

Malgré leur nom — commun — dans tous les sens, ces messieurs Dubois annonçaient une large dépense, et cela méritait de la considération.

Sur son ordre, Joseph, aidé d'une servante boiteuse, alla préparer les cinq plus belles chambres de l'hôtel; et Mme. Machu, au lieu de se retirer comme de coutume sur le coup de neuf heures précises, continua à présider elle-même cette séance extraordinaire.

Le personnage de "Marie," cette inconnue énigmatique, allumait aussi sa curiosité provinciale; elle voulait tout savoir, fût-ce aux dépens d'un sommeil abrégé, épreuve cependant douloureuse entre toutes pour sa belle, régulière nature, habituée aux pratiques exactitudes.

A présent, il pleuvait au dehors; une pluie fine, serrée, persistante, qui devait durer toute la nuit, et des coups de rafale, des sautes de vents hurlantes, secouant les portes et les fenêtres, faisaient apprécier le coin du feu, la salle chaude, où la fumée des pipes montait en nuages endormeurs.

Entre les nouveaux amis, les grogs succédaient aux grogs et les confidences aux confidences.

A toutes forces, ils se cherchaient des parentés quelconques.

Mais Rigobert était de Paris, Saturnin du Havre, Florimond de Melun, Antony de Lorient et Théodore de Saint-Omer.

Qu'importe? Leurs ascendants avaient voyagé sans nul doute; voilà tout; mais, bien certainement, ils devaient avoir du même sang dans les veines.

Vers onze heures, l'envie leur prit de souper sans façon, au hasard de la carte et de la cave; dès lors, ils se tutoyèrent, et comme les rois d'Europe se traitèrent de "cousin."

Il fallait voir avec quelle gravité, quand Antony avait parlé, Théodore, qui professait le respect des biceps, répondait par ces mots invariables:

— Comme le dit fort bien mon cousin Antony...

Mais Rigobert interrompait bruyamment.

— Pardon, pas d'accaparement! notre cousin, s'il vous plaît, cousin Théodore, reprenez: Comme le disait fort bien notre cousin Antony.

— C'est juste, mes excuses, cousin Rigobert; donc, comme le disait fort bien notre cousin Antony...

Et tous les cousins approuvaient en chœur, dodelinant de la tête.

Jamais on n'avait vu famille plus unie.

A onze heures et demie, ils se jurèrent à la ronde de ne point s'oublier sur leurs testaments, demandaient du champagne, et — spectacle édifiant — s'appesantissaient, clignaient de l'œil, et s'endormaient enfin, en ronronnant, appuyés les uns aux autres.

Émerveillée, Mme. Machu les bénissait de haut.

Joseph, gris aussi, à coups de fonds de bouteilles, admirait de tout cœur le trou qu'ils avaient sous le nez.

— Belle famille! déclarait-il... Dubois-sans soif. Dubois-tout-le-temps, Dubois-dont-on-siffle-les-flûtes!...

Les douze coups de minuit éclatèrent, bruyants et graves, au coucou de la salle.

— Mein gott! clama Rigobert sursautant, c'est auchurtui temain, temain marti; tans tix minutes, la tâme sera là. Tous se secouaient.

— Tiens, c'est vrai, dit Saturnin, vous êtes Allemand à présent, cousin Rigobert.

— Allemand t'Alsace, comme pïen vous bensez, meinher!...mais ch'entends...

En effet, dans la nuit désolée, le coup de cornet avertisseur jetait son signal aussi lugubre qu'une plainte...

La pluie redoublait, le vent était tombé, tout était noir, accablé de silence; et les falots de la gare tremblotaient sous l'averse, vagues, atténués, comme derrière une toile métallique aux mailles infinies.

— Par la mort-dieu! soupira Florimond, la nuit est tragique, propice aux drames...du sang serait vite lavé...

— Vous avez le vin triste, cousin poète, riposta Antony; pour moi toute cette eau me navre simplement parce que c'est de l'eau. Je n'y vois pas plus loin...

Sa voix fut convertie par le sifflet et le roulement du train, lancé à toute vapeur.

Un œil rouge sanglant s'encadra dans le tunnel, comme dans une naturelle orbite, flamboya, grossit, monstrueux, et fondit sur le groupe.

La locomotive cria encore une fois, rauqua, se gargarisaient avec des jets de vapeur, puis, brusquement, pliée sur les jarrets, s'arrêta frémissante.

Dans l'encadrement de la porte du buffet, les Cinq tenaient le cou, n'osant affronter le déluge, écarquillant les yeux pour percer les ténébres.

Une seule personne descendit, — une femme.

Elle sauta, rapide, d'un wagon de deuxième classe; et rien qu'à son allure, on devinait sa grande jeunesse.

— Ce n'est pas ma tante!

— Ce n'est pas ma cousine!

— Ce n'est pas ma sœur!

— Ce n'est pas ma marraine!

— Ce n'est pas ma bonne! crièrent à la fois cinq voix joyeuses.

Courant, légère, sous un parapluie, l'inconnue se précipitait vers les lumières du buffet-hôtel.

A la main, elle tenait un petit sac noir; tout son bagage, semblait-il.



Les Cinq s'écartèrent pour la laisser passer; et tous, l'air ravi, rentrèrent dans la salle.

La voyageuse, suffoquée par sa course, ou par une émotion violente, s'arrêta brusquement, clignant de l'œil aux lampes. Elle laissa tomber son sac, puis, des deux mains, comprimant les battements de son cœur, regarda autour d'elle.

Déjà, Mme. Machu, descendue de son trône, roulait noblement au-

devant d'elle.

Joseph faisait la révérence.

— Madame, madame... monsieur Dubois est-il ici?

— Monsieur Dubois, répliqua l'hôtelière, lequel?

— Oui voilà, lequel? confirma Joseph. Est-ce Florimond, ou Rigobert que vous désirez? A moins que ce ne soit Saturnin? Non? Antony, alors? — peut-être Théodore? tout arrive... Enfin, mam'zelle Marie, ils sont là, choisissez!

Affolée par cet accueil étrange, Marie ouvrait des yeux énormes; machinalement, elle considéra l'un après l'autre

Les cinq monsieur Dubois, rangés en bataille, puis, douloureusement, elle murmura :

— Ce n'est pas lui !...

Et elle se laissa tomber sur une chaise, se cacha la tête dans les mains, et on entendit un sanglot étouffé.

— Un sixième Dubois... commençait joyeusement Joseph ; mais, devant cette scène de tristesse, il s'arrêta tout net, avec un tact exquis.

— Mademoiselle, prononça Mme. Mac'ou compatissante, si vous vouliez vous expliquer une seconde, peut-être pourrais-je vous donner quelque utile renseignement, ou tout au moins participer à votre douleur, et vous offrir, comme il convient à ma nature sensible, les compliments réparateurs d'une condoléance inattaquable...

L'étrangère releva la tête.

Et tout le monde put voir qu'elle était d'une rare beauté, très jeune, — et "faite pour inspirer de la pitié et même de l'amour aux tigres d'Hyrcanie," comme plus tard l'affirma l'hôtelière.

— Je cherche M. Didier Dubois, un jeune homme de vingt-deux ans, assez grand et très beau.

— Brun, sans barbe, ou trois poils au plus, n'est-ce pas ? interrogea Joseph, s'avancant sur la ligne.

— Oui, monsieur.

Joseph, flatté de l'appellation, reprit d'un air capable :

— Habillé de gris, chapeau me on marron, l'air distingué...

— C'est lui, oui, c'est lui-même ! Didier ! vous l'avez vu, monsieur, où ? quand ?

— Hélas, hier, mademoiselle, hier à cette heure même, à preuve qu'il a pris un bouillon avec du vin dedans ; un délicat, quoi. A présent il est à Marseille, ou ailleurs, — voilà le chien-dent !

— Je suis perdue ! soupira Marie, et elle se reprit à pleurer.

Les Cinq étaient émus... Si belle et si malheureuse... pauvre petite, elle n'avait pas l'air bien garnie d'argent non plus.

Personne n'avait plus envie de dormir.

Théodore se détacha du groupe, et vint, en confidence, susurrer quelques mots à l'oreille de Mme. Machu, qui sourit d'un air maternel et se rapprocha de Marie toujours accablée.

— Intéressante mademoiselle, vous retrouverez votre beau jeune homme, votre fiancé, sans doute ?

— Oui, murmura Marie, à travers ses larmes.

— Mais le premier train pour Marseille ne passera ici que demain à midi.

— Oh ! mon Dieu !

— Vous coucherez donc nécessairement sous ce toit, respectable, j'ose le dire. En attendant, vous avez fûm peut-être ; acceptez quelque chose pour vous remettre, quelque chose de chaud...

— Oui, quelque chose de chaud...

— Pour vous remettre.

— Un bouillon.

— Un bifteack.

— Un poulet... avec du bordeaux.

C'étaient les Cinq, qui tous à la fois offraient et s'empressaient autour de la jeune fille.

— Approchez-vous du feu.

— Prenez cette chaise, c'est la meilleure.

— Voulez-vous une couverture ?

— Un grog avant de manger, ça ouvre l'appétit...

— Et je vous le retrouverai, votre Didier !

A cette affirmation de cet intrigant de Théodore, Marie s'essuya les yeux et daigna sourire une seconde ; tous applaudirent.

— A la bonne heure !

— C'est si joli une jolie femme qui sourit... hi ! hi !

— C'est si triste une jolie femme qui a pleuré... hé ! hé !

— Allons, mettez-vous là... ha ! ha !

— D'abord, mademoiselle, conclut Florimond, le cerveau illuminé d'une idée triomphante, vous pouvez, vous devez même accepter tout de moi...

— Hein ???

Cette exclamation interrogative fut poussée de tous les coins de la salle.

Marie, surprise, regardait Florimond.

Il continua, très calme, sûr de son succès :

— Car Didier Dubois est mon cousin germain... vous êtes sa fiancée, vous serez sa femme. Usez de moi, cousine.

— L'animal grogna Rigobert, j'aurais dû trouver celle-là !

— Je ne suis pas bien certain de n'avoir pas un petit frère de ce nom, insinua Théodore...

Mais personne ne voulut entendre cette observation perdue, aussi tardive que sangrèue.

Marie, facilement crédule, tendit la main à Florimond.

— Mais Didier doit être notre cousin aussi, déclara Saturnin, puisque nous sommes tous cousins, ici.

— Nous le sommes, nous, depuis ce soir, répondit sèchement le poète-comédien, — Didier et moi, depuis sa naissance

— Messieurs, dans ce monde, tout vient à l'ancienneté...

— Ma cousine Marie prendra d'abord un consommé...

— Vous m'entendez, Joseph ; dépêchez-vous.

Joseph obéit, mais tout en remuant la vaisselle, il chan tonnait d'une voix abominablement fausse :

Il a passé par ici

Le furet du bois, mesdames,

Il a passé par ici

Le furet du bois joli....

Joseph continuait à s'amuser.

Doucement amenée à table, Marie, réchauffée, défit son manteau de voyage, ôta son chapeau, retira ses gants et consentit à manger.

Assis autour d'elle, les Cinq la contemplaient ardemment.

Certes, elle était belle, et belle d'ensemble comme de détail ; pas un écart de forme, pas une tache de couleur ; elle était harmonieuse et d'un charme infini.

Brune de cheveux, le teint mat et pâle, avec des yeux profonds et verts comme de l'eau profonde, la tête petite et fière, droite, sur un col un peu long, — et, d'une ligne souple, ondulée, le corps se dessinait, svelte sans maigre, avec des extrémités d'enfant paresseuse qui n'a jamais marché.

Et puis tout était grâce en elle, et, dans cette aventure, au milieu de ces hommes, en pays inconnu, si sa pauvre âme était en détresse, sa personnalité physique n'en gardait pas moins, sans une erreur, sans une hésitation, la libre allure et la pose assurée des créatures de race, nées pour ensoleiler et conquérir.

Et Rigobert à la voir oubliait son allemant. Saturnin et Théodore leur égoïsme, Антоу souhaitait des missacres afin de la sauver dans un coup de force. Florimond exultait de sa ruse ingénieuse ; et, pour cette cousine tombée du ciel, préparait l'arsenal formidable des ruses tumultueuses...

Aussi, quand Marie, son repas terminé, se leva pour suivre Mme. Machu, qui tenait à honneur de la conduire, elle-même, à la plus belle chambre, les Cinq, alignés, cassés en deux, front bas, lui murmurèrent-ils cinq compliments d'adieu sur le mode lyrique et passionné, avec des voix tremblantes.

Et ce fut non sans raison que Joseph, qui possédait éminemment le don de conclure, pat s'écrier, quand il fut seul :

— Les amoureux, c'est comme les rats... un qui s'en va, cinq qui reviennent !

CHAPITRE IV.

Ce qui se passait, cette nuit-là, dans les six chambres closes. — Six monologues. — De graves décisions sont prises.



L'HOTEL de la Gare eût pu prendre avec logique cette enseigne : l'Arc-en-ciel ; chacune de ses chambres s'égayait d'une couleur différente, — et il y en avait sept :

Bleu, vert, jaune, indigo, violet, orangé, rouge.

Si les nuances des étoffes, des papiers éclataient et chantaient en gammes disparates, le mobilier partout se présentait absolument : emblable, dans l'idéal

atteint de la vulgarité : le lit bancal énigmatique ; la pauvre armoire, rarement ouverte, à la porte criarde, à la glace écaillée ; la table de nuit, suspecte, et de mauvaise haleine ; la commode-toilette, aux tiroirs disloqués, garnis — dans un but lointain de propreté peut-être — de journaux huileux, rancis, jaunis, en date de 1836, tigrés de taches de graisse, et sous lesquels, vaguement erraient des épingles à cheveux évoquant des histoires passées.

Aux murs se cramponnaient quelques porte-manteaux en détresse, qu'un seul clou retenait encore avant la chute ; et surtout, en entrant dans ces chambres, le froid de l'impersonnalité vous tombait aux épaules.

Certes, ce n'est pas là le gîte où volontiers l'on songe... d'ordinaire on y dort, on s'y ablutionne et l'on s'en sauve... Eh bien ! ce soir-là, dans aucune des six chambres occupées, personne ne ferma l'œil avant le jour, — et dans toutes, tout le monde songea.

Chambre bleus.

C'était celle de Marie. Restée seule, elle ferma vivement sa porte à double tour de clé, tira les verrous, prise d'une peur subite devant le grand silence qui enveloppait l'hôtel.

Puis elle alla vers la fenêtre, écarta les rideaux...

Sinistre et battante, la pluie continuait, et le regard s'hypnotisait, s'hallucinait sur des mares miroitantes, au milieu de la voie, entre les rails, sous la tombée éternelle, successive, des gouttes lourdes, qui mouraient dans des ronds brefs aussitôt remplacés, tout cela à peine distinct, par la clarté vague des dernières lumières.

La gare était morte.

A quelqu'un de joyeux, l'aspect eût paru triste... Pour une âme mélancolique, c'était lamentable.

Or Marie croyait aux présages.

Tout s'annonçait lugubre dans ce voyage, son premier, et qu'un coup de cœur avait décidé.

Elle quitta la fenêtre, désolée.

Sur la table de nuit, dans le vacillement blême d'une bougie fumante et coulante, elle ouvrit son petit sac, et compta son pauvre argent, toute sa fortune au monde : six pièces d'or et quelque monnaie blanche.

Avec cela elle n'irait pas loin.

Elle baissa la tête ; et, de nouveau, des larmes coulèrent, chaudes, de ses grands yeux rougis.

Que ferait-elle demain ?

Retournerait-elle à Paris, renonçant à tout espoir ? ou bien persisterait-elle dans sa poursuite incertaine, cherchant Didier plus loin, si loin qu'il fût allé ?

Sa misère seule la faisait hésiter, car son cœur lui criait :
Val

Mais, avec ces quelques louis, tout devenait difficile, impossible.

Un gros désespoir, enfantin presque, la prenait toute entière ; certes Didier avait cédé, était parti bien vite. Mais elle l'aimait quand même, et n'aimerait que lui... Didier !...

Et, dans ce nom murmuré, toute sa vie repassait, gaie d'abord, puis soudain troublée...

Didier ... elle l'avait toujours connu.

Si loin que remontât son jeune souvenir, elle l'apercevait à ses côtés : En premier lieu, gamin de deux ans plus grand qu'elle, menant les jeux, guidant les expéditions aventureuses dans les taillis pacifiques des jardins bien connus.

Despotiquement, il était le cocher, et elle le cheval, mais alors, en ces temps heureux, de la sorte, c'était lui qui la suivait, elle ... à présent !...

Plus tard, petit garçon, brun et maigre, rêvant bataille et forçant les filles (comme il les méprisait !) à reculer, les pauvres amazones, devant sa vaillance indomptable de Thésée sans un poil.

Elle l'admirait pour chaque mot, pour chaque geste, et subissait, passive, ses volontés conquérantes, ses décisions souveraines, déjà donnée à lui ...

Leurs deux familles habitaient la même maison, immense baraque, presque une cité, dont les prix convenaient aux petits ménages. dans un coin de banlieue où il restait des arbres, à Levallois-Perret.

Et c'était de la sorte, par voisinage de porte à porte, que l'on s'était connu...

Hélas ! tout souvenir, même joyeux, est triste, — car le passé, c'est le commencement de la mort...

La mère de Marie était veuve, veuve d'un capitaine de ligne, tué pendant la guerre allemande, et vivait, oh ! bien mal, d'une pension dérisoire.

A Gravelotte, après six heures de bataille, à l'embranchement de deux routes maîtresses, un général passait enveloppé dans son état-major.

Là, se tenait, l'arme au pied, une compagnie intacte, toute neuve, avec ses officiers.

— Capitaine, vous garderez cette fourche, — vue m'entendez : il ne faut pas qu'ils passent ! vous recevrez du renfort.

Et le général, au galop, avait tourné le coude avec sa belle escorte.

Le renfort ne venait pas.

La retraite, lugubre, sonna tout à coup par la plaine...

Le capitaine Mangin refusa d'entendre les appels, les ralliements des clairons essouffés.

Il restait avec sa compagnie, les talons rivés au sol, gardant son poste.

Ils y restèrent si bien, qu'ils y moururent, qu'ils y restèrent couchés.

Le général les avait oubliés.

Sonnez, clairons !...

Le capitaine Mangin, tué à l'ennemi, comme tant d'autres laissait une femme et une petite fille d'un an, — Marie.

La famille Dubois était moins tragique, et relativement plus à l'aise.

Le père de Didier, employé à la mairie de Levallois, gagnait sa vie, et la mère, couturière assez habile, apportait au ménage ; on joignait les deux bouts.

Ces gens simples s'étaient liés peu à peu ; et Didier et Marie côte à côte avaient grandi, sans soupçonner qu'ailleurs existaient des gens plus heureux.

Si les enfants devaient souffrir, il faudrait douter de tout... Ils ont bien le temps...

Naturellement, ils avaient joué au mariage en même temps qu'un cerceau et croyaient de tout cœur à leur commune destinée.

(A suivre)

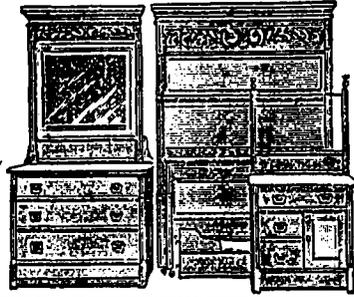
Ne grondez pas la cuisinière, mais achetez des
THÉS et des CAFÉS chez
EDMOND & BELHUMÉUR.

Vous aurez pleine et entière satisfaction.
No. 144 RUE SAINT-LAURENT,
 BÂTIMENT DRAPEAU & SAVIGNAC.

TRUDEL & DEMERS
 —LIBRAIRES, PAPETIERS—
 Fournitures de Bureau.
1611 RUE NOTRE-DAME,
MONTREAL.

RENAUD, KING & PATTERSON

—FABRICANTS DE—
MEUBLES DE CHOIX ET DE LITERIE.
652 RUE CRAIG,
MONTREAL



IMPORTATEURS DE
 Couchettes en cuivre et en fer, meubles
 autrichiens en bois courbé et meubles
 en rattan.

EDITEUR ET **EDMOND HARDY** IMPORTATEUR
Musique en feuilles, Partitions d'Operas, Recueils de Melodies et Chansons.
1615 Rue Notre-Dame, MONTREAL.

NOUVEAUTES MUSICALES,
MUSIQUE VOCALE.
 Valse des Papillons (Vandergeten) ... 60 cts.
 La même à deux voix ... 60 "
 Santiago, Valse espagnole, (Corbin) pour
 soprano ou ténor ... 60 "
 Poème des Souvenirs, recueil de 10 jolies
 mélodies pour chant et piano par E.
 Wellor ... \$1.00
 En vente chez **EDMOND HARDY**, marchand et importateur de Musique et d'Instruments. Seul
 agent au Canada pour la célèbre maison Mahillon de Londres et Bruxelles. 1615, N.-D., Montréal

MUSIQUE POUR PIANO.
 Au Bonnet, (Godard) ... 60 cts
 Les Voix de la Cathédrale, fantaisie,
 (Frisque) ... 60 "
 Valse du Ballet Michel Strogoff (Groganil) ... 50 "
 Roesignol et Fauvette, masurka de concert, (Lahaye) ... 75 "

LA LOTERIE DE LA PROVINCE DE QUEBEC
AUTORISÉE PAR LA LÉGISLATURE

Tirages 3 et 17 Juin 1891

3134 LOTS
VALANT \$52,740.00
GROS LOTS
VALANT \$15,000.00

Le Billet - - - - \$1.00
 11 Billets pour - - - \$10.00

Demandez les circulaires.

NOMENCLATURE DES LOTS

1 Lot valant	\$15,000.00	\$15,000.00
" "	5,000.00	5,000.00
" "	2,500.00	7,500.00
1 "	1,250.00	1,250.00
2 Lots "	500.00	1,000.00
5 "	250.00	1,250.00
25 "	50.00	1,250.00
100 "	25.00	2,500.00
200 "	15.00	3,000.00
500 "	10.00	5,000.00
LOTS APPROXIMATIFS		
100 Lots valant	\$25.00	\$2,500.00
100 "	15.00	1,500.00
100 "	10.00	1,000.00
999 "	5.00	4,995.00
999 "	5.00	4,995.00
Lots valant		\$52,740.00

S. E. LEFEBVRE, Gerant,
 81, rue St-Jacques, Montréal, Canada.

F. ED. MELOCHE
 Ancien élève de M. N. BOURASSA, e
 professeur à l'École des Arts
ARTISTE - PEINTRE,
 Décorations d'édifices publics : religieux et civils.
Residence : 43 rue des Allemands.
 Ateliers 7 RUE STE-JULIE.

L. N. MILLER & Cie.
 Agents Generaux.
184 RUE ST. JEAN, QUEBEC.
 Messieurs MILLER & CIE. se chargeront de
 la perception de toutes les dettes qu'on voudra
 bien leur confier à Québec et dans les environs.
 Ils se feront les meilleurs références aux
 us et usagers et à tous les personnes qui voudront
 bien les honorer de leur confiance.

LUCIEN FAMELART
 TAXIDERMISTE DE PARIS
539 RUE ST. URBAIN, MONTREAL.

LECONS DE TAXIDERMIE
 Montage d'Oiseaux, Mammifères, Reptiles et Poissons, Trophées de chasse, Montage de Bois de Ceris, de Chevreaux, de Caribous, d'Orignaux, etc., Oiseaux pour Modes, Panoplies pour Salons, Préparation et entretien de Collections pour Musées Scolaires.

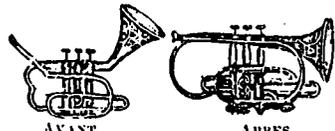
ARCHAMBAULT
 Photographie Artistique
1662 RUE NOTRE-DAME,
MONTREAL.
 Spécialité de portraits grandeur nature au pastel et en ymn.

Dr. J. G. A. GENDREAU
CHIRURGIEN-DENTISTE
20 RUE SAINT-LAURENT.
 Extraction de dents sans douleurs. Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux.
 Telephone Bell 2818.

J. A. DUQUETTE
PROFESSEUR DE VIOLON
164 RUE ST. CONSTANT,
MONTREAL.

M. DUQUETTE donne des leçons de violon, de solfège, d'accompagnement et de mandoline.

J. V. THEORET
 AGENT D'ASSURANCE
FEU, VIE ET ACCIDENTS.
 ARGENT PRÊTÉ SUR IMMEUBLES.
 PROPRIETES A VENDRE
349-RUE DELISLE-349
MONTREAL.



GEORGE VIOLLETTI
 Fabricant e D'Instruments de Musique
 Importeur
 Harpes à van lire et réparations de toutes sortes.
1633 rue Notre-Dame, MONTREAL.

A. J. H. ST. DENIS, L.L.B.,
NOTAIRE.
No. 62 RUE ST. JACQUES,
 Rés. 1548 Ste. Catherine. **MONTREAL.**
 B H Telephone 2650.

ARGENT A PRETER
 a 5, 8 et 6 pour cent.
A. FILIATRAULT,
312 RUE CRAIG, MONTREAL.